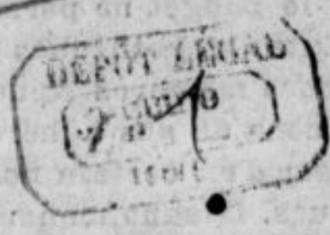


29856



L'Asie



Française

BULLETIN MENSUEL

DU

COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE

Indo-Chine – Levant – Extrême-Orient

JANVIER 1910

AU SIÈGE DU COMITÉ

PARIS — 19-21, Rue Cassette, 19-21. — PARIS

TÉLÉPH. 732-84. — ADRESSE TÉLÉGR. COMASIE-PARIS

Le Numéro : 2 fr. 25

VARIÉTÉS

IMPRESSIONS D'UN TIBÉTAÏN EN FRANCE

Il est toujours intéressant pour un peuple de voir comment les autres le décrivent et le jugent. Mais cela devient fort amusant quand cette description émane d'un primitif pour lequel tout, dans notre civilisation, est une nouveauté surprenante. C'est ce qui nous a décidés à publier le récit de voyage du Tibétain Adjroup Gumbo, amené en France par M. Jacques Bacot. Ceux de nos adhérents qui assistaient le 18 février 1908 à la Conférence que nous fit M. Bacot à notre siège social n'ont pas oublié sans doute le personnage vêtu de peaux harmonieusement associées, dont la figure était étrange mais sympathique, et qui se tenait à côté de lui. C'était Adjroup Gumbo. M. Jacques Bacot l'avait amené en France pour rendre encore plus solide l'attachement et le dévouement de ce serviteur-guide et aussi pour avoir l'occasion de pratiquer la langue tibétaine, en vue d'un nouveau voyage que le jeune explorateur accomplit en ce moment même, dans l'espoir d'atteindre le Poyoul, région située un peu au Nord-Est du grand coude qui jette le Bramapoutre, à travers une coupure de l'Himalaya que nul Européen n'a jamais franchie, des hautes terres du Tibet dans la plaine tropicale de l'Assam. C'est aujourd'hui la partie la moins connue du Tibet et peut-être celle que l'on doit désirer le plus connaître, car elle aurait une religion originale. Nous espérons en voir sortir bientôt, plein de documents modestement mais énergiquement amassés, comme au cours de son premier voyage, M. Jacques Bacot, accompagné toujours de son fidèle Adjroup Gumbo. En attendant nous publions le récit de ce dernier, tiré d'un cahier écrit en tibétain et fidèlement traduit par son maître. Nos adhérents y trouveront une naïveté et une saveur d'impressions que l'âge de notre civilisation ne connaît plus et dont les pareils ne se rencontreraient sans doute qu'en remontant à nos plus vieux chroniqueurs du haut moyen âge ou même plus loin, jusqu'aux récits des temps homériques. Nous cédon la parole à Adjroup Gumbo, cet homme des temps passés qui se trouve être notre contemporain.

VOYAGE DU NOMMÉ

Adjroup Gumbo, de Patong

AVEC

LE GRAND HOMME FRANÇAIS PA

L'histoire de mes aventures est écrite dans ce livre.

CHAPITRE PREMIER

D'abord en ce temps-là le grand homme français nommé Pa étant venu au pays de Tsekou l'année du mouton pour visiter le Poyoul (Tibet) moi Adjroup Gumbo, Tibétain de Patong, je lui dis sans hésiter : Permits que je te suive en Chine, au Tibet et en quelque lieu que ce soit.

Après avoir parcouru le Tibet, et revenu à la frontière de Chine à Tsekou, je dis encore : Je veux aussi aller au pays de France.

J'ai emmené un compagnon nommé Alla. Mais étant arrivé à Tengyueh, Alla fut effrayé et retourna dans sa patrie. Alors je dis sans hésiter : J'irai au pays de France. Et comme on était parvenu à Chinkai (Bhamo), à la frontière anglaise, je me trouvai seul.

Je vis que les hommes étaient différents, le langage différent, le travail différent. Alors j'ai beaucoup pensé dans mon esprit que je retournerais aussi. Mais ayant pensé pendant deux jours, voyant qu'on allait assis dans des voitures, qu'on s'asseyait sur des étoffes de soie, qu'on mangeait des choses excellentes, qu'il y avait des éléphants et beaucoup d'ivoire, j'ai compris que les Indes étaient ainsi et que je les connaîtrai.

Le cinquième jour de la onzième lune je me suis assis dans un grand navire sur les eaux de l'Iraouaddy. Le bateau marchait au moyen de feu, d'eau et de roues placées dans le fond. Extérieurement il était en bois, l'intérieur était de fer, les colonnes et les poutres étaient de fer. Au milieu 700 charges étaient placées et en haut se tenaient 500 hommes. Le navire dépassait le vent et il faisait un bruit semblable au tonnerre.

Sous un toit il y avait un grand marché où des richesses étaient étalées (1). Et chaque fois que le navire s'arrêtait, un grand nombre d'étrangers venaient pour acheter et chaque jour les marchands vendaient pour dix mille onces d'argent.

Le navire jetait un grand cri qui devait s'entendre à trois jours de marche.

Ainsi sont les Indes. Les hommes sont paisibles et miséricordieux.

Comme nous arrivions au pays de Awa, tous les tchertens étaient en or et le grand homme Pa était bon pour moi, je me réjouis. A Mandalay, dans un grand monastère bouddhiste, se trouvaient les statues en or de tous les dieux. Des milliers d'hommes adoraient et faisaient des offrandes. Le temple était recouvert d'or et d'argent.

Dans ce pays les hommes sont riches; les maisons sont bâties en pierre. La température était moyenne et jusqu'à présent mon corps se portait bien.

Mais à partir de ce moment mon esprit s'inquiétait et je priais beaucoup.

Comme j'étais allé sur un autre grand navire appelé Halutcham, le Pa Tajen (le grand homme Pa) partit pendant quatre jours sur une route dif-

(1) Il s'agit d'un des bateaux-bazars qui circulent sur l'Iraouaddy.

férente et je me trouvais seul. Un grand nombre d'Anglais voyageaient aussi et comme nous ne nous comprenions pas, on parlait par gestes des pieds et des mains. Et tous se riaient et me regardaient.

Chaque jour on me donnait deux fois à manger et je dis qu'au Tibet on faisait trois repas par jour et qu'il fallait faire selon la coutume tibétaine. Alors un Anglais dit ceci : « Donnez-lui trois repas par jour selon la coutume tibétaine. » Et l'Anglais dit encore : « Les coutumes tibétaines sont sales, les coutumes anglaises sont propres. Les Anglais sont ingénieux et les étrangers ne leur ressemblent pas. » En observant les Anglais et les Français je reconnus que c'était vrai. Alors je pensai que je ferai ainsi que les Français. Mais ayant réfléchi plus longtemps que les hommes d'aujourd'hui disent cette sentence : « Celui qui oublie sa langue maternelle est un ingrat », je résolus de ne pas oublier mes coutumes.

* *

Etant arrivé dans un tel pays je vins à penser que j'avais deux frères et une sœur. L'aîné est parti à Lhassa ; et moi, l'aîné après lui, j'allais en France. Dans ma maison mon jeune frère restait tout seul. Comme je pensais ainsi tout un jour, les larmes tombèrent de mes yeux. Je désirais retourner dans ma patrie, car les hommes ici-bas font mieux de jouir tranquillement de leur patrimoine que de se tourmenter.

En pensant ainsi j'arrivai en dix jours au bord de la mer. Le quinzième jour de la onzième lune on monta sur un navire de mer. Avant de quitter l'Halutcham les Anglais voulurent que je lavasse mon corps et mes vêtements, disant que sans cela je serais malade. Ayant tout lavé je fus conduit au navire de mer.

Si on levait les yeux on ne voyait que le soleil, la lune et les étoiles ; si on les baissait on voyait l'eau, de la mer. Nulle part on ne voyait autre chose. Il y avait un grand vent qui rend les hommes malades. Comme des poissons jouaient sur l'eau je les regardais. Le navire ne s'arrêtait pas la nuit, car la lune brillante éclairait la mer (1).

Après quatre jours, étant arrivé au pays de Colombo, on s'arrêta deux nuits et je regardais autour de moi. Le Pa Tajen agissait envers moi comme envers un fils, et il remplaçait mon père et ma mère. J'obéissais à toutes ses paroles et le vénérais.

Sur ce navire il y avait deux sortes d'eau. Dans l'eau de la mer il y avait du sel. L'eau pour boire était de l'eau de fleuve et après qu'on en eut bu

pendant dix-huit jours elle n'était pas épuisée. Les colonnes et les murs en étaient remplis.

Le grand homme Pa avait amené du Tibet un gros et un petit chien. Les deux chiens étant arrivés sur la mer furent malades. Alors je pensais que si les chiens étaient malades, je pouvais l'être aussi et cette pensée m'inquiétait. Cependant dix jours étant écoulés je n'étais pas malade, mon esprit et mon corps étaient sains.

Dans ce navire, le quatorzième jour étant arrivé, un petit chef anglais mourut. Selon la coutume des Anglais tous les hommes s'étant vêtus de noir et ayant dit des prières, le cadavre fut jeté à la mer. Et moi ayant vu ces choses je fus effrayé. Je pensais tout un jour que si je mourais il en serait fait de moi selon cette coutume. Et en me rappelant ma patrie les larmes tombèrent de mes yeux. Comme je souffrais dans mon esprit le Tajen s'en aperçut et me dit : « Adjroup Gumbo ne souffre pas dans ton esprit. Si tu deviens malade je te donnerai des remèdes. Si ta destinée est venue et si étant malade tu viens à mourir, je ne jetterai pas ton corps dans la mer, mais je le déposerai dans un mausolée de pierre, et viendrai en aide à ton frère dans ta patrie. » Ayant entendu ces paroles, je me réjouis.

Ayant ainsi navigué sur la grande mer pendant quinze jours et étant arrivé dans la petite ville de Port-Saïd on s'arrêta un jour. Et il y a encore cinq jours de route sur la grande mer. Entre ces deux mers un immense pays s'étend. Alors il y a l'immense terre. Aujourd'hui la route n'est plus fermée entre les deux mers, et comme sur un fleuve, les gros navires peuvent aller baignant dans l'eau.

Et ces deux mers ne sont pas semblables. Dans la première il faisait très chaud, dans la seconde il faisait un grand froid et un grand vent. Comme ce grand vent soufflait je commençais à être malade. Et le Tajen me dit : « Adjroup, ne crains point, dans six jours encore nous arriverons dans ma maison. » Le Pa Tajen était ainsi : il avait fait le tour de la terre. Il savait la langue et les coutumes des Chinois, des Tibétains et des Mossos. Il connaissait encore celles des Loutzé, des Lissou, des Lagma et des Libou (1). Il avait une puissance universelle car il accomplissait ce qu'il avait pensé (2). Il était bon pour ses serviteurs et leur donnait des salaires équitables. Les Français vont beaucoup en Chine, mais les Tibétains ne vont pas en France. Moi Adjroup, semblable à un chien misérable, je pensai que j'étais comme eux fait de chair et de sang. Alors

(1) Adjroup Gumbo croit que l'on navigue la nuit grâce au clair de lune.

(1) Adjroup Gumbo exagère mais ne fait que « prêter aux riches. »
(2) Pour ces peuples primitifs voyager selon un plan bien arrêté à l'avance et arriver à jour fixe passe l'ordinaire.

je rejetai ma patrie et priaï Dieu tout puissant de me protéger. Ayant ainsi supplié, je n'hésitai plus, plein de courage et j'arrivai en France sans avoir été malade de l'épaisseur d'un cheveu.

CHAPITRE II

Suite de mes aventures au pays de France après avoir traversé la mer.

D'abord comme nous étions arrivés à la ville de Marseille au pays de France, de l'autre côté de la mer, le Tajen rencontra son père et sa mère et je m'en réjouis. Il était 10 heures quand nous arrivâmes dans cette ville et nous entrâmes dans une grande auberge.

A l'auberge le Tajen me dit : « Adjroup Gumbo, voici que nous sommes arrivés aujourd'hui dimanche ayant traversé la mer. Dans une grande église des prêtres chantent la messe. Nous irons dans cette église. » J'étais rempli d'allégresse (1).

Et moi, étant arrivé dans la grande église : « Dieu tout puissant qui est partout, devant toi qui fis ce monde et les créatures et qui leur commandes, je me prosterne. Je te rends grâces de m'avoir protégé, car me voici devant toi, bien portant, n'ayant pas souffert de douleur. Jamais ma gratitude ne pourra égaler ta bonté, car tu es sans limites. Et cependant je te demande de me regarder encore afin de me protéger. »

Deux jours étant écoulés, je suis sorti pour visiter Marseille. Sur une montagne haute de neuf étages se trouve une grande église. Pour monter sur cette montagne, il y a plusieurs sortes de chemins. Moi, pour monter, étant entré dans une petite maison au pied de la montagne (2), je vis des hommes assis. Et le temps d'un cri, la maison fut transportée en haut de la montagne, au seuil de l'église. Dans cette église il y a des statues de saints et de vierges. A cette vue je me réjouis et je m'agenouillai pour prier. Etant montés dans une voiture nous redescendîmes au pied de la montagne.

Comme nous étions arrivés à un bras de mer, dans une maison suspendue sur l'eau (3), beaucoup d'hommes se tenaient. Et cette maison franchit l'espace par-dessus les eaux. Nous sommes revenus en ville dans une voiture et beaucoup d'hommes me regardaient.

Les hommes et les femmes français sont beaux et leurs vêtements sont propres. Dans ce pays je ne vis pas de céréales, mais il y avait de grandes quantités de viandes, de fruits et de sucreries.

Dans l'auberge il y avait huit étages et plus de

cent chambres (i). Les murs sont en pierre, les colonnes et les poutres en fer et les planchers en verre. En haut comme en bas il y a de l'eau et l'escalier compte plus de 100 marches. Si on ne voulait pas monter l'escalier, il y avait une petite chambre suspendue au plafond qui, le temps d'un cri, vous portait au sommet de la maison.

Il y avait une multitude de voyageurs et chacun d'eux était dans une chambre. Dans ces chambres des lits sont dressés, drapés d'étoffes en soie, ainsi que des tables chargées d'ornements. Des étoffes de soie sans crasse couvraient ces tables. Le soir, pour dormir, des serviteurs étendaient les lits, et le matin ils les repliaient.

Je mangeais avec les maîtres de l'auberge sur une table ronde. La coutume le matin est de manger un petit repas de lait, de café, de beurre et de sucre. A midi et le soir on fait deux grands repas de viande, de poissons, de fruits et de sucreries.

Avant de faire ces repas il faut laver son corps et ses mains et secouer la poussière de ses vêtements. Et quand je reviendrai dans ma patrie, quand je dirai, chien méprisable, que j'ai fait selon cette coutume, tous les hommes, incrédules, se boucheront les oreilles.

Dans cette auberge, toutes les chambres, en haut et en bas, aux six heures du jour et de la nuit, il n'est pas besoin d'huile ni de feu, mais les lampes s'allument d'elles-mêmes.

Dans cette seule ville de Marseille il y a autant d'hommes que dans trois provinces tibétaines. Tous sont riches et il n'est pas de pauvres. Si on réunissait toutes les richesses du Tibet on ne bâtirait pas un seul foyer dans cette ville. Les hommes ici ne se nuisent pas entre eux (2). Et je pensais que c'était la Terre du Sud (3) où l'on ne peut aller. Alors je résolus de ne plus retourner dans ma patrie. Mais ayant réfléchi plus soigneusement, je me souvins que j'avais deux frères et une sœur. Tandis que je serais à mon aise, je ne saurais pas si mes frères et ma sœur souffrent dans ma maison. Alors je résolus de retourner dans ma patrie.

Le Tajen me dit que sa maison était dans la grande ville nommée Paris où demeure le roi. Il dit encore qu'au Tibet il faudrait un mois pour franchir cette distance. Mais par les moyens français il faut un jour.

Ayant regardé attentivement, je vis que c'était vrai. La route perce les pierres, les falaises, les montagnes, les forêts, les fleuves. La route est pavée de fer, et pour aller sur cette route, des petites maisons sont posées sur des roues de fer.

(1) Adjroup Gumbo, comme les primitifs et les enfants, adopte volontiers un chiffre, toujours le même pour la même catégorie d'objets, et qui exprime seulement l'idée de grande quantité.

(2) Adjroup Gumbo ne connaît que les moyens de nuire plus grossiers et visibles des pays primitifs.

(3) Sorte de pays de Paradis terrestre, de Cocagne ou de Salente des légendes tibétaines.

(1) Adjroup Gumbo croyait que cette messe était un service d'actions de grâces pour l'heureuse arrivée des voyageurs.

(2) L'ascenseur qui monte à Notre-Dame de la Garde.

(3) Le transbordeur.

Et il y a des milliers de ces voitures. Le feu fait mouvoir les roues.

Quand on est monté dans ces voitures, il ne faut laisser dépasser au dehors ni ses jambes, ni ses bras, ni sa tête.

Le soir, après avoir mangé, nous sommes partis sur la route de fer, dix-huit voitures étaient liées l'une après l'autre. Le matin à 7 heures nous sommes arrivés à Paris. Et cette route était aussi longue que celle de Tsekou à Lhasa.

On entre dans la ville par des caves longues de plusieurs lis (1), dont les murs sont revêtus de porcelaine.

CHAPITRE III

Moi Adjroup Gumbo étant arrivé avec le Pa Tajen qui a parcouru le monde et vint au Tibet, que je suivis sans hésiter jusqu'au pays de France après avoir traversé la mer, dans la ville de Paris où demeure le roi, grande capitale, et où se trouve la maison de mon maître.

Cette maison est de pierre. Les portes d'entrée sont en fer et les portes intérieures en verre. La porte pour les voitures est en bois. Il y a neuf étages depuis le fond jusqu'au sommet et plus de 100 chambres. Les poutres et les colonnes sont en pierre. Dans les chambres les murs sont revêtus de soie et de glaces bordées de cuivre. Partout il y a des fleurs faites de cuivre, d'argent et d'or. Les parquets sont en bois soigneusement poli; et des tapis y sont déroulés sur lesquels on marche.

Avant d'entrer dans la maison on nettoie ses pieds sur des tapis de tresses. Tout le monde ne peut pas entrer. A la grande porte il y a un gardien. Il faut d'abord aller chez le gardien qui laisse entrer les uns et pas les autres. S'il a dit oui, il accompagne dans la maison. Pour entrer il faut avoir des vêtements propres.

Le seuil passé, il y a trois escaliers semblables aux escaliers tibétains. Un grand pour les visiteurs, un petit qui mène aux chambres et un autre pour les serviteurs. Il y a aussi une petite chambre pour trois personnes qui, le temps d'un cri, les porte au sommet de la maison.

A tous les étages, il y a des petites roues (2), et si on les tourne d'un quart de tour elles donnent la lumière, l'eau, la chaleur, tout ce qu'on veut; et il n'est pas besoin d'huile ni de feu. Je ne savais par quel moyen, mais ayant regardé attentivement je vis que sous la maison, dans la terre, nuit et jour, il y a un grand feu et de l'eau abondamment. L'eau vient de la terre et il faut allumer le feu.

Le Tajen, son père, sa mère et sa famille sont beaux. Tout ce qu'ils font est propre. Dans un

(1) Adjroup confond évidemment la gare de Lyon avec celle du Quai d'Orsay par laquelle il quitta ensuite Paris et y revint.

(2) Commutateurs, robinets à eau et à gaz, etc., etc.

même jour ils portent plusieurs vêtements et ils ont de grandes richesses.

Il y a une grande salle où l'on ne va que pour manger les repas. Les hommes mangent avec les femmes étant mêlés autour d'une table ronde. Pour entrer dans la salle, ils croisent avec elles leurs bras et s'inclinent devant elles. Les Français aiment beaucoup les femmes, ils les saluent profondément, et quand ils leur parlent, ils montrent des visages souriants et leur voix est pleine de douceur.

Dans la maison, il y a des choses de tous les pays, et le Tajen apportait encore, venant du Tibet, des statues des dieux, des images peintes, des trompes, des robes de lamas, des armes, des brides, des tasses; deux chambres pleines.

Le Tajen dit alors: « Adjroup Gumbo, fais selon les coutumes tibétaines. » Et il me vêtit de vêtements riches, bordés de peau de panthère. Puis, ayant convoqué des chefs, il me montra ainsi que les choses rapportées. Et moi, voyant cela, je ris beaucoup, car tous étaient bons pour moi, me donnant une excellente nourriture et de riches vêtements. Je pensais que je resterais toujours dans ce pays. Mais ayant réfléchi pendant trois mois, je désirai rentrer dans ma patrie.

Si d'autres Tibétains viennent en France, il leur faut apporter de beaux vêtements. Dans ce pays, les lois sont excellentes et tous peuvent y aller. Les hommes sont bienveillants aux étrangers.

LE JARDIN OU LES BÊTES FÉROCES ET TOUS LES ANIMAUX DE L'UNIVERS SONT RÉUNIS

Tout le peuple français possède ce jardin, mais un seul maître commande aux animaux: D'abord des éléphants, des chameaux, des zèbres, des mules, des chevaux sauvages, des ânes, des yacks, des cerfs, des chèvres, des moutons, des porcs, des chiens d'espèces multiples. Des tigres, panthères, ours, loups, renards et renards blanches, renards bruns, sangliers de toutes sortes. Dix-huit espèces de rats, onze espèces d'éperviers, des aigles, des paons, des canards, des grues, des perroquets. Puis encore des cerfs, des chevreuils et des daims.

Et comme j'étais venu pour regarder ces animaux, beaucoup de Français me regardaient et riaient.

L'ÉVÊQUE ÉTANT MORT

L'évêque précieux par la grâce divine mourut (1), et moi, Adjroup Gumbo, je suis allé voir son corps exposé. Étant arrivé près du cadavre, je vis qu'il était semblable à un corps vivant, en paix et se reposant. Beaucoup de vierges le veillaient et des milliers de Français étaient accourus de la campagne pour le voir. A la porte,

(1) M^{sr} Richard.

il y avait beaucoup de soldats (1). Pendant trois jours les chemins étaient fermés aux voitures.

Des soldats venaient avec les visiteurs et les empêchaient de demeurer longtemps près du corps. Dehors d'autres soldats en grand nombre veillaient à ce que les personnes qui tombaient ne fussent pas écrasées par la foule.

Ayant vu ces choses, je ne craignis plus de mourir et trois jours étant écoulés j'allais à l'école des prêtres et comme je les entendais chanter, les larmes tombèrent de mes yeux.

LA MAISON OU L'ON S'AMUSE

A Paris, il y a une maison toute ronde où l'on va pour rire (2). Depuis le bas jusqu'en haut des chefs et des hommes de toutes classes par milliers étaient assis.

D'abord un cheval vint portant sur la tête le nom du roi. Beaucoup d'hommes frappaient le tambour et soufflaient dans des trompettes pour faire danser le cheval. Et le cheval marchait sur deux pieds comme les hommes.

Puis, deux hommes nus sautèrent sur la tête l'un de l'autre et de la tête ils sautaient à terre en tournant plusieurs fois en l'air. Un homme, ayant mis neuf tables l'une sur l'autre, se plaça une lampe sur la tête, une lampe entre les pieds, une lampe sur chaque main. Il se mit debout sur les mains au sommet des neuf tables et tourna neuf fois sur lui-même.

Ensuite neuf femmes de sept ans, dont la moitié du corps seulement était vêtu, dansèrent toutes les danses de l'univers. Leurs danses n'étaient pas naturelles à l'homme. Et ces femmes n'étaient pas en papier, mais en chair vivante. Et je regardais, m'étonnant. Puis, des hommes et des animaux ayant envahi la piste, de l'eau tomba en pluie du sommet de la maison et jaillit du sol et recouvrit les hommes et les animaux. Et de nouveau la piste se vida et se sécha.

Dans un grand marché on vend des denrées provenant du monde entier : friandises, miel, sucre, sucre candi, pâtes, hydromel, choses douces et fortes, lait, beurre, crème, petit lait, fromages et toutes les choses blanches. Viande de bœuf, mouton, chèvre, porc, gibier, bêtes sauvages; volaille de terre et d'eau, tous les fruits de la terre et tous les poissons de la mer. Ce marché est plus grand qu'une grande ville du Tibet.

Il y a aussi un grand marché clos de murs (3) comme une maison et couvert d'un toit transparent en verre où de nombreux marchands vendent toutes les choses qui s'achètent. Comme j'étais venu pour acheter de la toile afin de coudre un vêtement, je dépliai ma balance chinoise, car

ne connaissant pas les monnaies françaises, je désirais les peser. Alors tous les marchands se moquaient et riaient de moi. Et bien que j'eusse très chaud au visage, je continuai de peser les pièces, de peur que les marchands me voyant étranger ne me trompassent. Mais en regardant attentivement je vis que les marchands français sont vertueux et ne cherchent pas à tromper, car pour une pièce d'or ils me donnaient plus de vingt fois son poids d'argent et chaque fois je m'en réjouissais.

Vers la deuxième lune, il y a un mardi qui est une grande fête. Ce jour-là les hommes, les femmes et les enfants parcourent la ville en lançant des fleurs en papier qu'ils puisent dans des sacs placés au bord des chemins. Tout le jour les hommes et les femmes se lancent ces fleurs à la figure et le sol en est recouvert.

Au centre de la ville, au croisement de douze routes larges comme des fleuves, est une grande porte à neuf étages (1). Etant arrivé là, comme tous montaient dessus, moi Adjroup Gumbo, je suis monté avec eux. Etant arrivé en haut, je regardais et vis toute la ville. Je croyais que c'était la terre du Sud et pensais que si je mourais je n'aurais pas de crainte, mais de la joie.

Tous les Tibétains ne pourraient peupler une si grande ville.

Quand on s'est égaré, il est aisé de monter sur cette porte pour reconnaître les hautes églises et les maisons, et ensuite, étant descendu, se diriger sur la bonne route.

J'ai souvent fait ainsi pour retrouver ma maison bâtie près du fleuve, non loin d'une grande place ornée de statues et de fontaines.

Dans quatre grandes maisons (2) sont renfermées des images des hommes de tous les temps jusqu'à aujourd'hui, et leurs vêtements et leurs couteaux, leurs arcs, leurs flèches et leurs lances, des cuirasses, des fusils, des brides et des selles. Ayant vu ces choses, je sus comment était le monde depuis les Indes jusqu'à la Chine et même au delà.

A la quatrième lune les Français bâtissent des maisons de plaisir sur une grande plaine (3).

D'abord dans une grande maison, un homme et une femme s'enferment avec des lions, des tigres et des panthères et leur enseignent l'art de faire rire les spectateurs. Ayant vu cela, j'eus une grande frayeur. Dans une autre maison, des singes habillés en hommes étaient assis autour d'une table. Un de ces singes ayant mis un chapeau sur sa tête servit à manger aux autres singes, et tous

(1) Sergents de ville.

(2) Le Nouveau-Cirque.

(3) Louvre ou Bon-Marché.

(1) L'Arc de Triomphe.

(2) Musée des Invalides.

(3) Foire des Invalides.

mangeaient comme des hommes. Alors tous les spectateurs riaient de plaisir. Il y avait aussi des marchands de toutes espèces d'objets et de nourritures. Dans toutes ces maisons on paye pour entrer un prix grand ou petit.

Après un mois cette ville disparut et on la rebâtit ailleurs chaque mois.

LE PAYS DE BEAUVOIR

Après deux mois passés à Paris, nous sommes allés dans un pays appelé Beauvoir. Dans ce pays, la mère de Tajen et ses sœurs se rencontrèrent.

Au Tibet, il y aurait dix jours de route, mais dans les voitures françaises on met trois heures.

Dans le château de Beauvoir, demeure le chef L..., précieux et brillant comme le jour, sage et puissant, maître de grandes richesses. Il était bienveillant aux petits, aux moyens et aux grands. Comme nous étions arrivés dans sa maison, il veilla lui-même à notre logement.

La maison a 9 étages. Dans une chambre au sommet, où se trouvent un lit et des couvertures, je dormis pendant la nuit. Si des Tibétains viennent en France, qu'ils se rendent auprès de M. L... Monsieur veut dire chef et L... est son nom.

Il est le chef de la ville où des centaines d'hommes et de femmes fabriquent des colliers. Les perles de ces colliers sont en porcelaine. La terre est placée sur des tables en fer et des roues convenablement placées la transforment en perles. Puis les perles, ayant été posées sur un feu ardent, se revêtent rapidement de toutes les couleurs.

Dans cette ville se trouve un hôpital. Des vieillards, des indigents, des malades, des paralytiques, des aveugles, y trouvent leur nourriture et des vêtements. Il y a un grand médecin qui commande. Ce médecin a une machine lui permettant de voir à l'intérieur du corps et de connaître la forme de tous les os.

Dans ce pays un pont de fer est jeté sur un fleuve (1), et un fleuve amené d'un autre pays passe sur ce pont. De sorte que les deux fleuves forment une croix.

Le Tajen a en plus de sa maison de Paris une grande maison à la campagne.

Après cinq mois passés à Paris nous sommes partis. Entre les deux maisons, la distance au Tibet serait de vingt jours. Cette maison est grande comme une forteresse et bâtie sur une petite montagne. Mais le Tajen n'est pas le chef du pays, car, en France, ceux qui habitent les palais sont devenus les sujets de leurs fermiers. Les pauvres devenus puissants étant élus par le peuple ont laissé leurs biens aux riches. Mais désormais ils désirent s'en emparer.

(1) Pont-Canal.

Dans cette maison il y a partout des peintures représentant des arbres, l'eau des lacs et des rivières, des jardins et des champs tels qu'on les voit dans la campagne.

On n'y voit aucun dieu ni aucun saint, car ces peintures ne sont pas faites par des prêtres mais par des hommes habiles. Et les Français se plaisent à regarder ces peintures dans l'intérieur de leurs maisons.

Je suis resté cinq mois à la campagne. Le matin et le soir je tirais au fusil, tuant des lièvres et des oiseaux. Au milieu du jour je pêchais des poissons.

Pendant trois mois j'ai beaucoup souffert, étant irrité contre la cuisinière. Cette cuisinière avait des moustaches, elle était sale, méchante, et ne craignait pas Dieu. Elle me donnait ma nourriture comme à un chien. Après trois mois le Tajen la chassa de sa maison. Une nouvelle bonne cuisinière fut amenée et je me réjouis.

J'ai vu d'autres femmes méchantes, mais leurs maris étaient bons. En France, quand une femme mariée a commis l'adultère, son mari ne la tue pas, ainsi qu'au Tibet et en Chine un mari vertueux doit le faire, mais il va paisiblement à ses affaires, tandis que tous rient de lui et se moquent, disant que son front est semblable à celui des bœufs.

Indo-Chine

Au Conseil supérieur de l'Indo-Chine. —

Nous avons, dans notre dernier numéro, commenté brièvement le discours que M. Klobukowski a prononcé à l'ouverture de la session ordinaire que ce conseil a tenue à Saïgon le 27 novembre 1909. Nous allons donner aujourd'hui quelques renseignements sur cette session.

Dans la première séance, tenue le jour même où le gouverneur prononça son discours, l'urgence des vœux suivants a été votée :

1^o Vœu tendant à obtenir une intervention du gouverneur général auprès du ministre des Colonies pour que soit rapportée la décision ministérielle ordonnant de nouveau l'application de l'arrêté du 20 juin 1905 relatif aux retenues de logement et d'ameublement à opérer sur les fonctionnaires de l'Indo-Chine logés et meublés en nature.

Subsidiairement, à ce que les intéressés ne soient tenus de payer qu'à compter du nouvel arrêté pris par M. le gouverneur général à la suite de la décision ministérielle (déposé par M. Rousseau, président de la Chambre de commerce de Saïgon) ;

2^o Vœu portant sur le principe de la création, au profit de la Chambre de commerce de Saïgon, d'une taxe de passage d'un demi-centième de piastre par picul de paddy, pour être affectée au gage d'un emprunt destiné à fournir à ladite Chambre les moyens de résoudre, dans un délai aussi bref que possible, la question de l'amélioration de